

Christophe Léon

LA VIE
EST BELLE

LA JOIE DE LIRE
ENCORAGE

... ce n'est pas vouloir mourir, c'est vouloir disparaître.

Papiers collés, Georges Perros

La vie est belle, chic et pas cher

Chic et pas cher, Arno

Je faisais mes courses chez l'épicier quand j'ai vu l'homme qui enjambait une fenêtre du quatrième étage. Il est resté un instant assis sur le rebord, comme s'il jouissait du panorama.

*

Je pénétrais dans l'immeuble. J'avais ouvert la porte principale quand j'ai entendu un cri. Je me suis retourné et j'ai aperçu une femme qui tendait un bras dans une direction. Elle désignait d'un doigt un point précis. J'ai reculé de quelques mètres pour regarder l'endroit qu'elle indiquait.

*

J'étais arrêté au feu rouge. Une femme criait, un bras tendu au-dessus d'elle. J'ai ouvert ma vitre et passé la tête dehors pour voir de quoi il retournait. Au quatrième étage d'un immeuble, un homme était assis dans l'encadrement d'une fenêtre, les jambes à l'extérieur.

*

J'étais absorbé par l'écran de mon ordinateur. Je travaillais sur un projet et je devais le présenter à la direction en milieu d'après-midi. Quelqu'un a hurlé dans le bureau voisin. J'ai hésité, mais quand le hurlement s'est répété, je me suis précipité.

*

Il s'est levé. Nous nous sommes regardés. Il a pris une enveloppe et me l'a montrée, puis il l'a reposée sur sa table de travail. Il n'avait pas encore allumé son ordinateur, ce qui m'a paru bizarre, parce que c'était la première chose qu'il faisait en arrivant le matin. Il s'est dirigé vers la fenêtre et l'a ouverte.

*

Quand le téléphone a sonné, j'analysais les derniers résultats de productivité. Tous les mois je remets un rapport détaillé aux différents chefs de projets. Cadre par cadre, je détermine l'avancement de leurs travaux et donne une appréciation sur chacun. Je dois ensuite faire mes recommandations. J'ai décroché. J'avais pourtant demandé à ma secrétaire qu'on ne me passe personne.

*

Je rentrais les poubelles. Il faisait frisquet et j'avais oublié de mettre un gilet. C'est qu'à mon âge on a vite fait d'attraper la crève. Mon attention a été attirée par un type qui sortait de sa voiture en agitant les bras comme un dingue. Il était arrêté à un feu rouge, il ne s'agissait certainement pas d'un accident. J'ai pensé que c'était encore un de ces excités qui s'énervait pour un rien. Je ne sais pas pourquoi, un pressentiment peut-être, j'ai levé les yeux au ciel. Les jambes d'un homme pendaient dans le vide au quatrième étage, pile au-dessus de moi.

*

Une foule s'était agglutinée sur le trottoir en face de l'immeuble. Je les voyais qui regardaient en direction de nos bureaux. Je buvais un café dans le couloir, face à la baie vitrée. Ma première réaction a été de penser à une nouvelle manifestation des employés. Ces derniers temps, les syndicats battaient le rappel et nous étions plutôt gâtés de ce côté-là. J'ai poussé un soupir. J'ai pris mon téléphone portable dans ma poche et appelé la direction – encore des ennuis en perspective.

*

Ma fille était dans la poussette. Je l'accompagnais à la crèche. J'étais en retard et je marchais d'un bon pas. Soudain, je me suis retrouvée bloquée. Un attroupement m'empêchait de passer. J'allais les contourner quand quelqu'un a crié : « Oh ! Non ! » C'est à ce moment que j'ai vu l'homme. Il avait le buste penché en avant et se retenait seulement par les mains.

1

La séance se termine bientôt. C'est ma troisième. La tête en bas, les pieds en l'air, je fais le poirier. Le sang afflue à mon cerveau et j'ai la désagréable impression de me noyer. Dans cette position, on prend conscience du poids de ses jambes et accessoirement de la gravité qui les attirent inexorablement vers le sol.

— Respirez... *Ôm...*

Je dois rester concentré et tenir. La professeure de yoga passe à côté de chacun d'entre nous. Elle pose une main sur notre abdomen et appuie. L'exercice consiste à repousser sa main en inspirant à fond.

— Respirez avec votre ventre. Sentez l'air vous pénétrer...

Je ferme les yeux. Des papillons dansent sous mes paupières. Il me faut résister encore quelques minutes. Mes bras tremblent, ma nuque se raidit et je sens la douleur irradier dans mes épaules. Seule la peur du ridicule – de m'affaler lamentablement – m'incite à tenir le coup.

Aujourd'hui je me suis installé sur le tapis à côté de Julia. Je suis venu en avance à la salle et j'ai poireauté devant l'entrée en attendant qu'elle arrive. Sa mère la dépose en voiture un quart d'heure avant le cours.

— Encore une minute...

Mes oreilles bourdonnent. J'ai des fourmis dans les doigts. Ma narine droite me chatouille.

Le yoga ce n'est pas vraiment mon truc, mais quand j'ai dit à ma mère que je voulais en faire, elle m'a encouragé.

— Ça ne peut être que bénéfique pour toi après...

Elle a immédiatement changé de sujet.

— Combien coûte l'inscription ?

Je le lui ai dit et elle a préparé un chèque.

Trois jours plus tard, quand je suis allé m'inscrire, je l'ai déchiré dans la rue et l'ai jeté à la poubelle. J'avais pioché dans mes économies pour payer en liquide la prof de yoga. Ce qui m'a permis de donner un faux nom et une fausse adresse.

En revanche, j'ai conservé mon véritable prénom. Ça me paraissait plus simple à gérer, même s'il y avait un risque pour qu'ils puissent un jour ou l'autre faire un rapprochement entre mon père et moi.

— Trente secondes encore, continuez de bien contrôler votre respiration, c'est important... *Ôm...*

La salle pue des pieds. Au judo, j'en faisais quand j'étais plus jeune, ça cocotait de la même façon. Quand mon père m'y amenait, il disait que ça *sentait l'homme*. Je ne sais pas pourquoi cette expression me mettait mal à l'aise. Peut-être parce que l'odeur rappelait l'animal que nous sommes tous.

Julia occupe le tapis à ma gauche. Ses cheveux bruns, elle les porte longs, traînent en désordre sur le sol. Elle se tient impeccablement droite, très sûre d'elle. Son poirier est un

poirier de professionnel. Une œuvre d'art et un exemple pour les néophytes comme moi qui imitent sans le vouloir le côté penché de la tour de Pise. Si je suis un novice, Julia, elle, pratique le yoga depuis trois ans. Comment je le sais ? Tout simplement parce que je suis son ami sur Facebook.

Sur FB j'ai aussi pris une fausse identité : *Ludovic Chauvet*, un nom pioché au hasard dans un vieil annuaire qui traîne dans le garage à la maison. Je me suis fabriqué un profil sympa avant de lister sur son mur les amis de Julia – 146 au total. A chacun d'eux j'ai envoyé une demande d'amitié virtuelle, accompagnée d'un petit message personnalisé pour augmenter mes chances. J'ai mis le temps, mais j'avais besoin qu'un certain nombre y réponde favorablement. Mon idée était d'avoir un minimum de relations communes pour ne pas éveiller les soupçons de Julia. Peut-être triait-elle sur le volet ses relations virtuelles, même si plus vraisemblablement elle ne devait pas faire la fine bouche. Bref, je mettais tous les atouts de mon côté pour ne pas me ramasser une veste.

Cinquante-trois. C'est le nombre de réponses positives que j'ai reçues. Fort de celles-ci, un samedi soir, j'ai envoyé ma demande à Julia. Le dimanche matin nous étions officiellement *amis* sur la Toile.

Beaucoup de surfeurs fournissent en ligne de nombreux détails sur leur vie privée. Le prof d'histoire nous a assuré que si Internet avait existé en son temps, Hitler aurait gagné la guerre. Il pousse un peu, mais je ne suis pas si sûr qu'il ait complètement tort. Avec Julia j'étais gâté : numéro de

téléphone portable, intérêts musicaux, lectures, envies, télé... J'avais à l'écran et sans bouger de ma chambre tous les renseignements que je désirais.

— On expire à fond une dernière fois... Maintenez la position... *Ôm...*

Je vide mes poumons en rentrant mon ventre. J'ouvre les yeux et louche dans la direction de ma voisine de gauche. Elle ne semble pas souffrir le moins du monde.

J'ai donc glané çà et là des informations précieuses, notamment que Julia pratiquait le yoga. A l'époque, je cherchais comment faire sa connaissance. Cette information fut capitale. Il ne me restait qu'à savoir où. Une dizaine de profs de yoga officient dans notre ville. Certains en salle, d'autres chez eux. Quel était le bon ?

Facebook encore. J'ai initié une conversation avec Julia. Pas en privé mais sur son mur, de telle façon qu'elle ne se doute de rien et qu'elle ne pense pas que je cherchais à la draguer. Nous avons échangé à la face du monde, le meilleur moyen pour moi de rester transparent.

Tu fais du yoga, j'ai vu.

Oui.

Moi aussi. J'habite la même ville que toi et je me suis inscrit au Hata Yoga Club.

J'y suis allé au petit bonheur la chance en donnant au hasard le nom d'une des salles – une chance sur dix, mais peu importait.

Pas terrible.

Tu connais ?

De réputation...

Tu me conseilles quoi ?

C'est le moment qu'a choisi un couillon pour mettre son grain de sel. L'imbécile – alias *Jules Bôme* (plus ringard comme pseudo, tu meurs) – nous conseillait le *Kâma-Sâtra*. Il se croyait très drôle. FB est truffé d'andouilles. Celui-ci était pourtant un peu au-dessus de la moyenne générale, ne faisant qu'une faute d'orthographe tous les trois mots. Julia n'a pas vraiment apprécié son ingénierie. Elle a supprimé son message. Elle a dû le blackbouler de sa liste d'amis puisque le zigou a disparu de la scène aussi vite qu'il y était entré. Seulement voilà, le fil de la conversation était rompu. Y revenir trop vite et elle imaginerait peut-être une embrouille.

— Vous vous allongez sur le dos, les bras en croix. Vous inspirez en comptant jusqu'à dix. Vous retenez votre respiration sur dix et vous expirez à nouveau sur dix... *Ôm...*

En m'allongeant, j'observe Julia à la dérobée. On ne peut pas dire que cette fille est un beau morceau, loin de là. Elle est même carrément pas terrible avec ses dents qui courent après le bifteck, l'acné qui lui mange les joues et ses lèvres trop épaisses.

Pour être honnête, ça m'arrange plutôt. Avec une top-modèle l'approche serait plus compliquée et les chances de réussir aléatoires. Tandis qu'avec elle ça ne devrait pas me prendre une éternité.

Julia a quinze ans (renseignement estampillé Facebook) et moi seize, bientôt dix-sept. Je suis en première dans un lycée public, elle est en seconde dans le privé. Je sais un tas de choses sur sa vie et sur ses parents. Elle ne sait rien sur moi – ou ce qu'elle sait, elle ne s'en doute pas. Mon intérêt est d'avoir toujours un coup d'avance. Julia n'est qu'un moyen pour moi de m'incruster et d'agir.

— Encore... Respirez, respirez... *Ôm...*

Stratégiquement, j'ai laissé passer deux jours sans donner signe de vie sur Internet. Le troisième, j'ai remis ça.

T'avais raison pour le Hata Yoga Club. Je crois que je ne vais pas y remettre les pieds, l'essai que j'y ai fait était naze...

Je prêchais le faux afin de connaître le vrai.

Qu'est-ce que je te disais...

Enfin... Je ne vais sans doute pas continuer, surtout si tous les profs sont comme celui du Hata !

Pas la mienne.

Ah, bon ?

Puis plus rien. C'était au tour de Julia de se volatiliser. Quatre longs et angoissants jours. J'ai pensé qu'elle se doutait peut-être de quelque chose. Je ne voulais surtout pas la brusquer, d'autant qu'elle ne répondait plus aux messages sur son mur. Était-elle malade ? Je me connectais – en vain. Son absence en ligne ne présageait rien de bon. J'échafaudais déjà un autre plan d'action quand enfin elle a donné signe de vie.

Anne Maspero, c'est ma prof de yoga, elle est super.

Illico presto j'ai cramé mon identité Facebook. Je me suis désinscrit. J'avais ce que je voulais. J'ai cherché sur le Web et trouvé cette Anne Maspero, professeure de yoga dans les quartiers sud de la ville – vingt minutes en bus de chez moi pour m'y rendre. D'un autre côté, je préférerais l'éloignement.

— La séance est terminée, dit Anne Maspero. Merci à tous et à samedi prochain.

Je suis en nage. Je vais prendre la serviette que j'ai déposée sur un banc au début du cours. Je m'essuie le cou et la nuque en guettant Julia qui parle avec la prof. Son tee-shirt colle dans son dos, imprimant en relief les bretelles de son soutien-gorge. Elle n'est pas très grande et se tient un peu voûtée.

Je n'en finis pas de m'essuyer. A la longue, ça risque de paraître bizarre. Heureusement, elles se séparent. Je calque mon retour aux vestiaires sur celui de Julia.

Le vestiaire des filles est à gauche et nos chemins vont bientôt se séparer. Pas le temps de tergiverser, je me lance.

— C'était chouette !

Un peu surprise, elle se retourne et me reluque de pied en cap comme si elle évaluait la fraîcheur d'une pièce de bœuf ou celle d'un merlan à l'étalage d'un poissonnier. Je ne m'attendais pas à ça. Une sueur inonde mes reins. Si j'ai loupé mon entrée en matière, je vais devoir ramer pour recoller les morceaux.

Trois ou quatre secondes s'écoulent, calamiteuses. J'avale ma salive et me vois déjà au tapis pour le compte.

— Ouais, c'est toujours super avec Anne...

Je respire, soulagé. Sans tarder je la gratifie de mon plus beau sourire d'imbécile heureux.

Mon père assurait qu'à jouer les abrutis on oblige l'adversaire à baisser sa garde, et qu'on ramasse presque toujours la mise.

Je mets en pratique. Aujourd'hui ma risette signifie à peu près ceci : *je suis le plus inoffensif garçon que la terre ait jamais porté ; vise un peu mes dents blanches et mon air niais de premier de la classe ; tu ne risques rien avec moi ; je suis du genre à te trouver belle ; t'en as de la chance, non ?* Tout ceci enveloppé dans un unique sourire. Faut être sacrément fortiche ou... décidé.

Nous dégoulinons de sueur. Nous sentons le rat crevé. Nos cheveux collent sur nos fronts et sur nos nuques, mais nous sourions maintenant de concert, comme si nous venions de faire fortune.

— Ouais, super... dis-je.

Je tourne subitement les talons et rentre dans le vestiaire des hommes. Je la plante exprès, afin qu'elle goûte pleinement la saveur de ma présence envolée – et, surtout, qu'elle en redemande.

Je n'agis pas au hasard. C'est une tactique que j'ai combinée de A jusqu'à Z. *Je suis là. J'y suis plus.* Je crée le besoin. C'est la loi de l'offre et de la demande.

Je me douche en quatrième vitesse. J'enfile mes vêtements alors que je ne suis qu'à moitié sec. Je sors du vestiaire comme une fusée et me retrouve dans la rue, faisant semblant

d'attendre qu'on vienne me chercher. Pas trop loin ni trop près de l'entrée du club de yoga auquel je tourne le dos.

J'observe les reflets dans la vitrine d'un magasin sur le trottoir opposé afin de repérer, sans me faire remarquer, ceux qui sortent du club.

Environ dix minutes plus tard, Julia apparaît. Elle est vêtue d'un jean et d'un polo trop long qui escamote les formes rebondies de son derrière. Le style vestimentaire typique des frustrées ou des timides. Un tas de filles dans son genre se baladent au lycée avec des manches trop longues, des mèches de cheveux en travers du visage qui leur mangent les yeux, des pulls à rallonge et des *vestes-tipis*.

Une écharpe ceint son cou. Julia a coiffé ses cheveux en arrière en une espèce de queue de cheval qu'enserme un chouchou bleu ciel. Elle porte des chaussures de sport griffées, les lacets défaits. Des chaussettes en laine épaisse tirebouchonnent sur ses chevilles.

Sa mère est en retard. Elle l'est toujours. L'air de ne pas y toucher, je reviens sur mes pas. En passant près de Julia, je dis négligemment, comme si je m'adressais à moi-même :

— Zut, j'ai oublié mes pompes dans le vestiaire...

La vérité, mais c'est prémédité. Julia acquiesce d'un hochement de tête, sans un mot, mais aimable. J'en profite pour piquer ma première banderille.

— Moi, c'est Lewis.

Dans la légende familiale, il est dit que mon père a choisi ce prénom contre l'avis maternel. Maman y était

farouchement opposée. Elle le trouvait trop américain, trop typé, inusité sous nos latitudes. Ils en ont discuté en adultes raisonnables et papa a d'abord cédé devant les arguments de ma mère. Mais quand, à la mairie où il était allé déclarer ma naissance, l'employé d'Etat Civil lui a posé la question des prénoms, il n'a pas pu s'en empêcher : Lewis – *Lewis, Damien, Frédéric.*

— Lewis... répète Julia. C'est original...

— Tu n'aimes pas ?

— Si, si. C'est pas ce que je veux dire...

Je la sens mal à l'aise. Je la tiens. J'embraie sans lui laisser le temps de se remettre de son embarras.

— Sinon tu m'appelles comme tu veux, je ne suis pas susceptible.

— Non ! Simplement, Lewis, c'est pas courant, tu comprends.

La jouer fine, ne rien brusquer, faire celui qui s'en fout.

— Ouais, bon... Ben j'y vais.

Je fais mine d'entrer dans le club. Du coin de l'œil, j'aperçois la voiture de sa mère. Elle se gare à une vingtaine de mètres de l'endroit où nous nous trouvons. C'est du quitte ou double. Je marque un petit temps, presque imperceptible. Allez ! Vas-y, mords !

— Moi, c'est Julia.

Ferrée. Il ne me reste plus qu'à porter l'estocade finale. Je m'approche. Me penche en avant et embrasse sur les deux joues son acné juvénile.

— Content de faire ta connaissance, Julia.

Elle en reste baba. Au même instant retentit un coup de klaxon. Sa mère s'impatiente ou alors s'inquiète d'assister impuissante au frotti-frotta de sa fille avec un inconnu.

J'en profite pour m'engouffrer dans le club comme si je venais d'apercevoir le diable – mais ce n'est que sa femme.

Open space. Expression anglaise qui désigne un espace de travail ouvert. On s’y déplace librement d’un poste à un autre. Seuls les chefs disposent d’un box personnel. Un bureau aux murs en verre ou en plexiglas d’où ils peuvent surveiller l’activité de leurs subordonnés.

L’open space est une ruche d’un genre particulier. Des abeilles laborieuses butinent autour d’ordinateurs dont les fleurs des écrans irradiant d’une lumière phosphorescente. Une machine à café monte la garde dans un angle stratégique. On s’y retrouve pour discuter boulot et boire un café infect et trop sucré. Des hommes et des femmes évoluent sur cette scène en composant un ballet qui, à première vue, paraît désordonné, comme si le chorégraphe n’avait pas su donner d’unité à ses danseurs.

En vérité, cette perpétuelle agitation obéit à des règles précises. Les acteurs ont appris leur rôle à l’université, sur les bancs d’un IUT ou dans des écoles de commerce. Ils connaissent leur partition sur le bout des doigts. Ils ont en commun la culture d’entreprise. Un succédané qui leur tient lieu de livre de la Loi ou plus prosaïquement de manuel de survie. Un non-initié ne saurait en déchiffrer le contenu, et Lewis en était un lorsque son père lui proposa

de l’accompagner sur son lieu de travail un mercredi matin.

Il entra alors dans sa neuvième année.

Lewis le tannait depuis plusieurs semaines. Très exactement depuis que son père avait obtenu de l’avancement et occupait dorénavant un poste à responsabilités dans l’entreprise, qui peu de temps auparavant avait été privatisée pour moitié.

Pierre Delacroix était entré chez Violet Telecom dès la fin de ses études d’ingénieur. Sa spécialité était la fibre optique. Il avait opté pour un statut de fonctionnaire, préférant une certaine sécurité de l’emploi à un meilleur salaire.

Dans sa famille on était fonctionnaire de génération en génération, la plupart instituteurs ou professeurs. Pierre était la grosse tête de la dynastie – un fort en math et en physique. Au moment d’opter pour un poste lucratif dans le privé, l’atavisme familial avait pris le dessus : ce serait la fonction publique dans une société nationale de télécommunication.

Lewis avait été conçu peu de temps après son embauche, telle une nouvelle étape, un seuil que le jeune couple franchissait pour entrer de plain-pied dans ce qu’on a coutume d’appeler la vie active.

— Waouh ! s'était exclamé Lewis en pénétrant dans l'open space. On se croirait dans un vaisseau spatial !

Son père avait souri. Intérieurement, il était très fier de faire découvrir à son fils son nouveau domaine. L'ancre dans lequel il officiait depuis sa montée en grade.

Il profitait d'une journée de récupération, justement un mercredi où Lewis n'avait pas classe. Il ne l'avait prévenu qu'à l'occasion d'un petit-déjeuner en commun.

— Lewis ?

— Hum...

La bouche du garçon débordait de céréales et deux filets de lait coulaient de part et d'autre des commissures de ses lèvres pour se rejoindre à la pointe du menton.

— Quand tu auras fini de te goinfrer, ça te dirait que je t'emmène faire un tour chez Violet ?

— Quoi !

Une bouillie compacte avait giclé hors de sa bouche, éclaboussant la nappe d'une constellation de céréales mâchouillées. Les yeux de Lewis brillaient comme deux pierres de rivière nickelées par le courant.

— C'est vrai ! C'est vrai, dis !

— Evidemment. Je voulais te faire la surprise.

— Maman ! Maman ! Papa m'emmène chez Violet ! Maman !

Lewis était sorti de table tel un boulet de canon pour se précipiter dans la salle de bains où sa mère terminait de se préparer.

— Maman ! Papa...

— J'ai entendu, Lewis. Il faudrait que je sois sourde.

Ils étaient maintenant dans le bureau de son père. Lewis observait attentivement la valse des employés à travers les cloisons vitrées. Ça pullulait, et il ne savait plus où donner de la tête. Tout l'intéressait. L'ivresse due à l'excitation, sans compter l'émotion qui emballait son cœur au point d'avoir mal à la poitrine, lui embrouillait l'esprit.

— Regarde, Lewis, c'est mon nom sur cette plaque.

Pierre Delacroix la tendit à son fils comme s'il s'était agi d'un trophée remporté de haute lutte. Le jeune garçon la tourna et la retourna entre ses mains. Était-elle en fusion ? Elle propagea en lui une brûlure qui se traduisit par un accès de transpiration. Il la posa finalement sur le bureau, la pulpe de ses doigts, lui sembla-t-il, en feu.

Lewis avait été dans un premier temps surpris et incommodé par le ronronnement sourd et continu des ordinateurs. Il régnait dans l'open space une rumeur lancinante qui, pour un enfant de son âge, était assez intimidante.

De larges baies offraient une vue imprenable sur l'extérieur, néanmoins la luminosité feutrée de l'éclairage intérieur donnait l'impression qu'on se déplaçait à travers un brouillard vapoureux et impalpable. Bruit plus éclairage participaient d'une atmosphère presque mystérieuse.

Lewis mit quelques minutes avant de s'adapter à cette

sensation étrange. Il lui fallut réapprendre à marcher. Mais dès qu'il maîtrisa ces nouvelles données, il se trouva très à son aise.

— Comme j'aimerais travailler ici plus tard !

Lewis était sincère. Il admirait ce père qui dirigeait une équipe entièrement dévouée à son chef. Son travail ne pouvait être que d'une extrême importance.

Pierre Delacroix le présenta à ses collaborateurs comme étant son successeur. Le fils unique qui un jour prendrait sa relève. Lewis se sentit pousser des ailes.

Des hommes habillés en costume-cravate lui serrèrent la main. De solides poignes qu'il encaissa sans broncher, conscient de ses obligations d'héritier. Ce n'était ni le jour ni le lieu pour grimacer ou se plaindre.

Plus agréable, des femmes aux lèvres laquées de rouge intense l'embrassèrent en le complimentant sur sa beauté juvénile ou sur sa taille, ou encore il ne savait plus trop sur quoi, déboussolé par le maelström des baisers et des parfums. Le jeune garçon les trouva toutes belles, fringantes et amoureuses de lui. Jamais auparavant il n'avait eu conscience d'un tel pouvoir de séduction. Lewis n'en revenait pas. Il vivait un conte de fées.

Ils restèrent plus d'une heure sur place. Lewis obtint l'autorisation de se déplacer seul dans l'open space. Le personnel fut aimable et prévenant avec lui. Un monsieur d'un certain âge lui apporta un verre de jus de fruit. Un autre des petits gâteaux secs et salés qu'il mangea sans pinailler,

même s'ils étaient mous et sentaient le moisi. On lui posa des questions anodines auxquelles il répondit en se gonflant d'importance. Après tout, son père était le grand manitou du service – le big boss.

Pierre Delacroix observait son fils, assis dans son fauteuil de direction. Les traits de son visage exprimaient de la satisfaction. Il était ému de représenter un modèle pour Lewis. Le rôle d'un père n'était-il pas de montrer l'exemple à ses enfants et de susciter l'admiration ? En fin de compte, pensait-il, on ne se réalise qu'à travers le travail, c'est lui qui détermine ce qu'on vaut réellement dans l'existence, à la fois vis-à-vis de soi-même et de sa famille. C'était un bonheur simple dont il profita jusqu'au moment de partir.

— Lewis ! Lewis ! Viens voir un peu ici. Il faut que nous partions maintenant.

En voiture, sur le chemin du retour, le père conduisit lentement, comme pour laisser à Lewis le temps de digérer tout ce qu'il avait vu.

La radio diffusait en sourdine de la musique classique. Lewis regardait sans voir à travers la vitre de son côté. Le film de son heure passée chez Violet défilait devant ses yeux. Une expression béate flottait sur son visage. Il redoutait pourtant d'oublier certains détails. Comme cette femme qui s'était penchée sur lui pour le regarder droit dans les yeux.

— Tu sais mon garçon, tu peux être fier de ton père... lui avait-elle dit.

Elle avait caressé sa joue avec le dos de sa main, avant de déposer une bise délicate sur son front.

Ou encore cet homme qui l'avait assis sur ses genoux et lui avait dévoilé certaines fonctions extraordinaires de son ordinateur. Durant dix minutes, Lewis s'était cru aux commandes de Violet Telecom.

Ou cet autre encore, avec qui il avait entrepris un concours de lancer de boulettes de papier dans une poubelle, et qui l'avait laissé gagner.

Ses copains à l'école n'en croiraient pas leurs oreilles.

— Alors, cette visite, c'était comment ? demanda sa mère le soir à table.

Son père gratifia Lewis d'un clin d'œil appuyé, l'invitant à répondre.

— Sensationnel ! s'enthousiasma le garçon.

3

Une semaine pourrie.

Mardi matin, avant que je parte au lycée, ma mère m'annonce qu'elle a rencontré quelqu'un. Elle ne prend pas de gants. Droite dans ses bottes, elle est rayonnante et ses doigts pianotent d'impatience les touches d'un clavier imaginaire. Ses paupières papillonnent. Ses cils s'entrecroisent, pareils à ceux des plantes carnivores quand elles se referment sur leur proie.

Elle s'est maquillée pour la première fois depuis des lustres. Elle a perdu la main ou bien la mode est aux dérapages incontrôlés. Du khôl a coulé aux coins de ses yeux et son rouge à lèvres a bavé. Les kilos qu'elle a perdus ces derniers mois, en même temps que l'appétit, lui font une silhouette de jeune fille. Si ce n'était le réseau de ridules autour de ses yeux, elle paraîtrait dix ans de moins.

— Ça ne te fait rien ? demande-t-elle, inquiète de mon absence de réaction.

Sauter de joie ? Pousser des cris ? Chanter la Marseillaise ? La prendre dans mes bras et la congratuler ? Elle rêve ou quoi ? Je suis sous le choc, et mon unique préoccupation est de déglutir sans m'étouffer.

Il n'y a pas encore un an que papa nous a quittés. Dix

mois exactement. Comment peut-on passer du jour au lendemain d'un état dépressif à une rencontre que je suppose amoureuse ? Même si elle ne précise pas ce détail pour le moins primordial.

— Ce n'est pas un peu rapide ?

Une douche froide pour elle. Ma réflexion modifie considérablement les traits de son visage. Sa mâchoire se durcit. Elle serre les dents. Je me rends compte de l'effort qu'elle fait pour ne pas me crier dessus.

Elle recule d'un pas et s'adosse à la paillasse de l'évier, les mains en appui dessus et les bras tendus en étai. Ses épaules se rehaussent d'un cran, entraînant la naissance d'un double menton disgracieux.

Elle s'attendait à mieux, peut-être même à des encouragements.

— Non.

Sa voix est tranchante comme une lame de rasoir.

Elle s'éjecte de sa position et attrape à la volée son sac à main sur la table de la cuisine. Elle s'en va.

Avant de sortir elle me lance, sans se retourner :

— Ne m'attends pas ce soir. Il y a du poulet au frais.

Quelques secondes et la porte d'entrée claque.

Machinalement j'ouvre le frigo. La loupote s'allume : dans une assiette creuse un pilon gît sous le couvert d'un film plastique. Il me vient à l'esprit l'image obscène d'une jambe nue de ma mère.

C'était mardi dernier. Depuis, elle a été absente tous les soirs, rentrant au milieu de la nuit.

Pour ne pas faire de bruit, je sais qu'elle retire ses chaussures et file directement dans la salle de bains. L'eau coule ou c'est la chasse d'eau. Elle en ressort peu de temps après. Avant d'aller dans sa chambre, elle vérifie que je suis là, bien sagement au fond de mon lit. Je n'en rate pas une miette.

Cette semaine, je n'ai dormi qu'une poignée d'heures, guettant son retour. Je n'ai pas trouvé le courage de me lever, de la surprendre – qui sait une jambe en l'air, un doigt dans sa chaussure, en équilibre précaire – et de lui balancer à la figure :

— T'es fière de toi ? Tromper papa, tu trouves ça normal ?

Techniquement ce n'est d'ailleurs pas vrai.

Alors je suis resté couché, dans ma chambre, celle où je jouais aux *Lego* quand j'étais même et où aujourd'hui je surveille le retour de ma mère.

Jeudi j'ai téléphoné au psychologue.

Savoir maman dans les bras d'un autre homme m'a carrément démonté. Je les imagine ensemble, et plus encore. Ça me dégoûte.

J'ai demandé un rendez-vous. Je ne savais pas à qui me confier. Je ressentais le besoin de cracher le morceau à

quelqu'un, comme une arête en travers de la gorge qu'il me fallait absolument régurgiter.

Quand nos séances avaient pris fin, ce psychologue que je voyais à l'époque m'a dit que je pouvais l'appeler si je le jugeais nécessaire ou si j'éprouvais simplement l'utilité de lui parler. Il me prendrait immédiatement.

Il s'appelle Thierry Schneider. C'est lui qui s'est occupé de mon suivi psychologique après la disparition de papa. Au départ j'étais réticent. Je ne pensais pas avoir besoin d'une aide quelconque. Le plus dur était passé selon moi. Je ne me sentais pas si mal. Schneider a eu l'intelligence de ne pas insister. Après la première séance à laquelle ma mère m'avait obligé d'assister, il m'a dit :

— Ecoute. Ça ne marchera que si tu es consentant, si tu t'impliques. Tu as le choix, mais je sais par expérience qu'à un moment ou à un autre tu souhaiteras te confier à quelqu'un. Je ne peux pas te contraindre, ça ne servirait à rien. Sache cependant que je suis là. Tu n'as pas à t'inquiéter ou à te sentir coupable d'être ce que tu es.

Schneider est un type assez grand. Il porte des lunettes rondes aux montures en acier, et ses cheveux sont frisés comme de la laine de mouton. Ses dents sont blanches, celles de devant très écartées.

La première chose qui m'a sauté aux yeux, ce sont les poils qui dépassent de son nez. Une horreur. J'avais honte pour lui, mais je ne pouvais m'empêcher de les fixer. Je suis sûr qu'il s'en est aperçu.

Quelques jours plus tard, je l'ai revu. Schneider avait raison, il fallait que je vide le trop-plein d'émotions qui m'asphyxiait au sens propre comme au figuré. Nous avons donc discuté. J'ai beaucoup pleuré. Il a écouté. Nos rendez-vous hebdomadaires ont duré trois mois.

— Viens dans la soirée, Lewis, a proposé Schneider. Disons vers dix-neuf heures. Tu pourras ?

Je pouvais.

Ce soir-là, jeudi dernier, une fois encore ma mère ne rentrait pas dîner. Elle rejoignait son mec – Eric. Parce qu'elle m'a révélé son prénom. Une faveur qu'elle me faisait : *Eric*. Tu parles d'un cadeau.

— Bientôt, tu vas m'annoncer que je vais avoir un petit frère ou une petite sœur, c'est ça ?

La baffé m'a cueilli sous l'œil droit, sur la pommette exactement. Sèche, presque un coup de karaté, je n'ai pas eu l'occasion d'esquisser le moindre geste pour l'éviter. La gencive aussi avait morflé, elle gonflait.

Je n'ai plus souvenir de la dernière fois où ma mère m'a giflé. En tout cas, celle-ci rattrapait le temps perdu.

Nous sommes restés face à face, sans dire un mot. Maman écarlate de colère. Moi, un vague goût de sang dans la bouche, métallique et écœurant. Je luttai contre les larmes qui me montaient aux yeux. Je ne voulais pas lui donner ce plaisir. J'étais aussi un peu honteux de ma réflexion. Finalement, je la méritais cette torgnole.